

DOCTEUR FRÉDÉRIC PERRIER

Mémoires d'un médecin de campagne à Paris



Frédéric Dr Perrier

Mémoires d'un médecin
de campagne à Paris

© Frédéric Dr Perrier, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3377-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À TOUS MES MILLIERS DE PATIENTS

Toutes les anecdotes décrites dans ce recueil de souvenirs médicaux sont vraies et vécues.

Elles sont racontées dans le désordre, mêlant les souvenirs d'étudiant aux anecdotes vécues en ville, après que je me sois installé, à Paris, au début des années quatre-vingt, après huit ans d'études, en tant que médecin généraliste.

Qu'est-ce qu'un médecin de campagne ?

C'est un homme à l'écoute, ne mesurant pas son temps, se déplaçant en cas d'urgence, toujours joignable et se nouant de relation amicale avec ses patients.

C'est d'ailleurs un de mes malades qui m'a dit :

— Vous êtes un médecin de campagne, à Paris, « dans le bon sens du terme ».

Depuis 1974, début de mes études, je m'y efforce.

INTRODUCTION

Dix-huit ans, en 72, le monde m'appartient. Je viens de passer mon bac : Reçu avec mention : 18/20 en math, physique, chimie et sciences-nat, un petit quatre en philo !

J'échappe à l'oral, tant mieux, je suis nul en langue et en histoire-géo.

De plus, j'avais fait la cour à la plus jolie fille de ma classe de terminale, Françoise, avec succès !

J'avais appris la guitare chez une professeure espagnole, rue Guénégaud. Mon père, excellent pianiste m'avait conseillé, alors que j'avais quatorze ans, de choisir un autre instrument de musique que le piano, c'était SON instrument ! J'ai choisi la guitare. Guitare classique.

Je travaillais ma musique quatre heures par jour, et j'avais atteint un niveau acceptable.

Ma prof m'avait dégotté un poste de prof : initiation à la guitare classique.

À l'époque, je donnais donc des cours de guitare classique dans un petit conservatoire boulevard Raspail, à Paris, pour gagner un peu d'argent.

Je me pointe donc chez mon père, médecin psychiatre et psychanalyste de renom, mon diplôme tout neuf en poche.

J'entre dans son bureau, lui présente fièrement mon diplôme.

Il le lit, puis après un silence, sans un mot de félicitation, me demande :

— Que veux-tu faire maintenant ?

— Je voudrais faire médecine, comme toi.

Sans un mot, il se lève, déchire mon diplôme, et me dit :

— Le bac, ça ne vaut rien, la médecine, n'y pense même pas, tu n'y arriveras jamais, je te conseille de poursuivre la guitare.

Je reste interdit, dans les deux sens du mot. Sors de son bureau.

Je regagne ma chambre, m'assoie sur le lit et contemple longuement ma guitare. Je suis triste, déçu de la réaction de mon père.

Puis je me lève, range ma guitare dans son étui. Ma décision est prise, je vais faire médecine !

La suite est banale, je m'inscris à la fac, poursuis mes huit années de médecine, laisse tomber la musique.

Je gagne ma vie, en faisant des piges pour le Quotidien du Médecin : je rédige des résumés des différents congrès et communications médicales.

Au terme de mes études, je soutiens ma thèse avec succès : médaille de bronze !

Je me pointe chez mon père et lui tends fièrement mon diplôme de Docteur en médecine.

Il y jette un œil, me le rends et me dit :

— La belle affaire, tu vas être médecin, et alors...

— J'ai choisi la médecine générale.

— Le pire des métiers rétorque-t-il.

Je sors sans un mot, même pas attristé, je commence à avoir l'habitude des réactions de mon père.

Je me suis toujours demandé s'il m'avait parlé comme ça pour me décourager ou me stimuler.

INSTALLATION (1983)

Quelques semaines plus tard, je m'installe dans un petit cabinet, situé au quatrième étage sans ascenseur ! C'est ce que j'avais trouvé de moins cher.

Je visse ma plaque de médecin et attends mon premier patient.

Ma salle d'attente est petite : trois sièges, vides !

Dix jours plus tard, interminables, à lire des revues médicales et à écouter la radio sur mon petit transistor, on sonne à ma porte : mon premier rendez-vous !

— Bonjour jeune homme, je viens voir le docteur.

— Bonjour, entrez, asseyez-vous.

Je le fais attendre dix minutes dans la salle d'attente, histoire de simuler une activité intense.

C'est un homme, mon cœur bat vite, c'est la première fois que je vais être seul face à un malade. À l'hôpital, il y a toujours l'interne, des infirmières, le chef de clinique pour me seconder en cas de besoin.

Je ne porte plus de blouse blanche mais une cravate et une veste en tweed pour me donner l'air plus sérieux et plus vieux, je n'ai que vingt-neuf ans, mes cheveux sont châains, je ne suis pas grand, pas imposant et j'ai l'air d'un gamin.

Ici, personne d'autre que moi, face à mon patient.

Tout se passe bien, il est fort sympathique, il s'excuse de m'avoir pris pour un secrétaire (vous avez l'air si jeune !).

Il me raconte qu'il aime bien se promener seul dans les forêts et que c'est là qu'il a du attraper froid.

Je l'examine, écoute ses poumons : une simple bronchite.

Mon anxiété a disparu. Je lui rédige une ordonnance.

J'ai du mal à lui demander de me régler la consultation, c'est la première fois que je me fais payer ! Il va falloir que je m'y habitue.

Je l'ai suivi pendant de longues années et j'ai appris un jour qu'il s'était suicidé.

Quarante ans plus tard, je pense toujours à lui, mon premier patient.

CRAYON (années 80)

Ma deuxième consultation, trois jours plus tard (!) est beaucoup plus grave.

Je reçois un coup de fil d'une dame, en pleurs. Elle me dit, entre deux sanglots :

— C'est pour ma fille, elle a quatre ans, elle avait un crayon dans le bouche, elle a couru, elle est tombée par terre et le crayon s'est planté dans sa gorge !

Je lui réponds de ne surtout pas retirer le crayon (craignant une hémorragie grave) et de venir tout de suite à mon cabinet.

Quelques minutes plus tard, la dame arrive accompagnée de sa petite fille, le crayon fiché dans sa gorge.

La maman est une très jolie femme, dont j'ai appris par la suite qu'elle était d'origine indienne.

Je demande à la gamine d'ouvrir grand la bouche, et je vois, à l'aide de ma lampe frontale, que le crayon est planté juste à côté de la carotide interne !

Je suis mort de trouille, je retire le crayon avec précaution, prêt à faire une compression au doigt et à appeler le SAMU pédiatrique si la carotide est touchée.

Dieu merci, elle ne saigne pas, le crayon a laissé un trou dans le fond de sa gorge d'un bon centimètre !

Je mets la petite sous antibiotiques et demande à sa mère de me la ramener trois jours plus tard.

Curieusement, la petite fille ne pleure pas, sa mère est plus bouleversée qu'elle.

Elle me remercie chaleureusement et quitte mon bureau, en tenant sa fille par la main.

Trois jours après, je revois la fillette et à mon grand étonnement, le trou au fond de sa gorge est déjà complètement comblé. La cicatrisation des muqueuses,